

CIRPaLL- Axe 4

- Vendredi 10 mai 2019, salle Frida Kahlo : Katell Brestic : " Stratégies identitaires culturelles et recreations symboliques dans l'exil : les expulsés d'Europe, (désignés) Juifs et opposants politiques"

La période des années 1930-40 marque un changement d'ère majeur pour les juifs de langue allemande, celui du passage de l'ère de l'émancipation et de l'intégration à celle de la constitution d'une nouvelle identité diasporique. On étudiera les stratégies identitaires mises en place par les opposants politiques et les (classés comme) juifs expulsés d'Europe en s'intéressant au cas particulier de l'exil en Bolivie.

Compte-rendu de la séance :

K. B. fait état d'une recherche qui a porté sur les expulsions des années 1930-40 des juifs d'Allemagne (et d'Autriche), lesquelles ont suivi celles des opposants politiques, et ont atteint leur point culminant en 1938 lors de la « nuit de cristal ». L'étude présentée traite des stratégies identitaires mises en place par ceux qui, avant tout, ont été « désignés » juifs, et dans le cas particulier de l'exil en Bolivie, où les témoignages révèlent des conditions d'adaptation particulièrement difficiles. 1) « Recevoir » dans son identité le choc de l'histoire, 2) « transmettre » pour s'adapter à/s'implanter dans une nouvelle réalité, 3) « changer d'ère » ou non à l'issue de cette expérience, tels ont été les trois temps du processus analysé, après la présentation de quelques éléments de contexte. Les données statistiques font apparaître quelles ont été les destinations choisies et comment cette répartition a évolué. On retiendra par exemple qu'en 1933, 72 % des exilés s'installent en Europe, contre 9% Outre-Atlantique (USA, Canada, Amérique latine), mais qu'en 1938, 27,2% le font en Europe, et 62 % Outre-Atlantique – l'exil en Palestine allant croissant, poussé par le mouvement sioniste. En Amérique, le cas de la Bolivie, par ailleurs, a ceci d'intéressant qu'elle n'a ouvert ses portes qu'après que les pays les plus « prisés » car facilement accessibles, en particulier l'Argentine, très européanisée, et le Brésil, ont progressivement fermé leurs frontières : pays le plus pauvre du continent à l'issue de deux guerres et du fait de son instabilité politique, il s'est ouvert essentiellement pour raisons économiques, en vue de l'établissement de colonies agricoles, et, rapporté à sa population, c'est aussi celui qui a accueilli le plus grand nombre de ces exilés. *Premier temps* : la sidération a frappé nombre de ces exilés au moment où ils *reçoivent* en quelque sorte cette identité juive (ainsi enregistrée à partir d'un seul grand parent reconnu tel) puisque tous ces exilés ne faisaient pas de leur judéité un trait dominant de leur identité (juifs dits « des trois jours » célébrant uniquement Pessah, Yom Kippour, Roch Hachana), ou que, parmi eux, se trouvaient aussi des catholiques qui n'avaient plus en mémoire ce trait de leur ascendance. L'exil lui-même a ajouté à la perte vécue sur le plan professionnel ou familial (enfants ou parents, frères et sœurs, famille plus éloignée quittés parfois pour toujours), le choc ressenti face à la dureté du climat (La Paz, 3500m alt.), mais aussi l'abîme ressenti face à une population à 85% amérindienne, et à 80% analphabète. Ce choc a le plus souvent provoqué des réactions et un discours xénophobes du même type que celui qu'avaient pourtant subi les exilés, une stratégie *ex negativo* qui leur permettait de se recentrer en en mettant d'autres à la marge ; l'inverse se rencontre au travers de quelques rares idéalizations « rousseauistes » de ces populations « naturelles » (cf. A. Propp. les comparant « au temps d'Abraham » (...) vivant sans banques, sans savon « comme au paradis » en étant « de Dieu »). La question des femmes et de la vie privée s'est également posée dès lors que, cherchant les premières à subsister, à reprendre pied économiquement (cantinières, couturières, etc., recours sans doute aussi à la prostitution) celles-ci ont été particulièrement visibles dans un environnement où l'on vivait sous tutelle masculine : jugées

immorales parmi les exilés eux-mêmes, divorces ou séparations se sont multipliés. Enfin, l'installation de ces exilés s'est faite pour la plupart du temps en ville, les visas octroyés à but agricole n'ayant guère été respectés à cet égard si ce n'est par les sionistes. On a alors ouvert des commerces, développé une clientèle, juive le plus souvent, et provoqué des protestations de concurrence dont l'exagération s'accorde nettement avec la vague de protestation antisémite que la crise du logement a provoquée par ailleurs, et dont les débats au Parlement donnent un écho, comme les « tags » sur les devantures des commerces. *Deuxième temps* : Des stratégies de (re) définition identitaire opèrent dans des cadres nouveaux, depuis le socle de la transmission. Une société à part se forme, une société de l'exil, un troisième lieu dans le temps et l'espace, entre une Autriche ou une Allemagne idéalisées et la Bolivie (ex. de l'espace privilégié de la gare, où l'on attend les nouvelles d'Allemagne ; ex. des noms de l'« Hôtel Berlin », du « Café Vienna »). Dans cette société, la pratique religieuse s'affirme, une orthopraxie qui se fait souvent autour de la Torah, entre culte et culture, ce qui assure le lien social en le ritualisant. Autre fait marquant : l'importance des divertissements et de la création (théâtre, poésie, journal - germanophones), du scoutisme dans le loisir des jeunes, de l'éducation, surtout, qui s'illustre dans l'établissement du *Colegio Boliviano Israelito* de La Paz, fondé en 1940, qui se donne le double objectif de transmettre la culture européenne germanophone et de conduire à s'intégrer dans le pays d'accueil. Souvent mêlés aux enfants de l'élite bolivienne, espagnole, avec lesquels ils parlent leur langue, les élèves y suivent leurs cours d'histoire autant sur l'Europe, sur la Bolivie que sur l'histoire juive : cette formation repose sur l'hybridation. *Troisième temps* : Différemment des exilés politiques - qui surmontent leur rupture identitaire en militant toujours, au sein d'un espace national trans-étatique : « l'autre Allemagne », la « vraie », ou y reviennent - , les juifs sont peu à maintenir le lien avec l'Allemagne : certains jeunes gens poursuivent leur vie en Bolivie, mais la plupart des exilés continuent leur émigration, en Argentine, pour beaucoup, mais aussi au Chili ou en Uruguay, à côté du Canada ou des États-Unis, enfin de la Palestine. Ces exilés ont désormais « changé d'ère » en ce qu'ils ne sont plus les juifs germanophones assimilés à l'Allemagne qu'ils étaient mais les porteurs d'une nouvelle identité diasporique transnationale. L'expérience de l'exil a constitué par ailleurs un traumatisme qui, ajouté à celui de la Shoah dont ont été victimes les familles restées en Europe, a donné lieu à une nouvelle littérature.

*

Le sujet traité nous a fourni un observatoire tout à fait remarquable des aménagements ou réaménagements identitaires d'un groupe ici « désigné », dans le sens très particulier que lui donne le contexte de l'histoire dans lequel il est étudié, et en tant qu'objet d'étude. L'analyse dégagée a mis en lumière quelques phénomènes qui peuvent sans aucun doute être utiles à l'appréhension ou au traitement d'autres thématiques. Voici les questions, réflexions ou échanges qu'elle a suscités :

Si l'on pense au régionalisme allemand, il semble que cette Allemagne quittée et **idéalisée** ne soit plus liée à ses régions. K. B. confirme que l'« Heimat » est bien pour ces exilés l'Allemagne, non pas la région d'origine (déjà, en 1933, des exils s'étaient produits de la campagne vers les villes) ; elle note aussi qu'Heimat s'applique surtout à l'Autriche. Ainsi, l'exil fait disparaître les distinctions initiales : il n'est plus question que d'**une** culture allemande [T. Williams].

Si ces exilés changent effectivement « d'ère » en ce qu'ils ne sont plus des « juifs germanophones assimilés à l'Allemagne », le fait d'adopter une « identité diasporique transnationale » est-il si nouveau pour eux ? À considérer l'histoire du peuple juif depuis

l'antiquité, ne pourrait-on pas dire plutôt qu'ils *renouent* avec un trait d'identité dans lequel s'exprime, à partir d'un seul référent, mais un référent sacré (la Torah), une forme de vitalité singulière, constante dans sa mobilité ? Apparaît aussi, avec le cas particulier de la Bolivie, l'importance qu'a revêtue l'Europe ou l'Allemagne pour ces exilés confrontés à une population indigène qu'ils voyaient en profond décalage avec eux. Ne peut-on pas dire qu'Europe ou Allemagne ont représenté pour eux, en ces circonstances, un **substrat** culturel qui a lui-même agi comme une forme de **soubassement** identitaire ? Et si l'on pense par exemple à Claude Vigé (cf. conférence d'E. Schultz), ne pourrait-on pas appliquer cette notion de substrat, de soubassement identitaire aussi au paysage de l'enfance [B. Colot] ?

Il y aurait lieu de relever le rôle des **émotions** dans ces changements, qui vont des plus brutales (xénophobie immédiate) aux plus réjouissantes ou sophistiquées (spectacles pour enfants, littérature). C'est un élément que l'on a déjà trouvé dans les communications précédentes comme moyen d'accès à de nouvelles connaissances ou représentations, ou à de nouveaux moyens d'expressions et sans doute serait-il profitable de poursuivre la recherche en ce sens [K. Brestic, A-M Bianco, M-P. Chabanne].

Le contraste est frappant entre la fixité de l'identité alors assignée par le régime nazi (de fait, les cartes d'identité des filles et des garçons portaient automatiquement les prénoms d'Israël et de Sarah) et la difficulté qu'il y a en réalité à définir *une* « identité », comme le phénomène d'**hybridation** qui a été observé ici au sujet de l'école l'illustre à sa façon. L'histoire nous apprend ce dérangent paradoxe que l'identité juive est « tellement difficile à définir ...qu'elle est facile à exploiter » [K. Cotteau].